

GONG Ji-young

L'Echelle de Jacob

**Roman traduit du coréen
par Lim Yeong-hee et Mélanie Basnel**

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DE L'INSTITUT CORÉEN DE LA TRADUCTION
LITTÉRAIRE (KLTI), SÉOUL



Éditions Picquier

1^{re} PARTIE

MON ÂME PAREILLE À DE LA CIRE

*Et nous sommes sur la terre un court instant
pour apprendre à supporter les rayons de l'amour.*

WILLIAM BLAKE

1

Tout le monde vit des moments inoubliables, de ces moments qui restent en mémoire parce qu'ils sont douloureux, parce qu'ils sont beaux ou parce que la blessure est encore à vif. S'il m'arrive de repenser à cette époque, j'ai l'impression que poussent des champignons blancs et froids dans mon cœur qui bat la chamade.

Cette année-là, trois personnes m'ont quitté. Par la suite, j'ai connu d'autres épreuves et d'autres morts, d'autres séparations insupportables, mais jamais elles n'ont ravagé mon existence comme celles de cette fameuse année. C'était sans doute en grande partie à cause de ma jeunesse car en ce temps-là je n'étais encore qu'un jeune novice bénédictin occupé à préparer son ordination pour devenir prêtre.

Que ce soit celle des bénédictins, des franciscains ou des carmélites, difficile de décrire la vie des religieux au sein d'un monastère, et ce même aux plus fervents catholiques. Quant à l'expliquer aux profanes, mieux vaut se contenter de leur dire qu'il s'agit de gens qui vivent en collectivité, ont renoncé au mariage et aux biens matériels, et ont fait vœu de chasteté. Certains appellent les moines « ceux qui ont quitté le monde profane pour entendre la voix la plus profonde restée jusqu'alors cachée et oubliée en eux ». Un jeune moine espagnol du début du xx^e siècle les a quant à lui définis comme étant « ceux qui ont tout abandonné en échange de la chose la plus précieuse au monde ».

Ces quelques définitions suffisent-elles pour comprendre la vie d'un être humain ? Dans ce cas-là, en ce qui me concerne, je préfère recourir à la parole de Thomas Merton, un moine trappiste qui n'hésitait pas à dire des poètes passionnés tels Baudelaire et Rimbaud qu'ils étaient pour lui des saints inversés. Il a également comparé à des moines les philosophes de son époque tels que Heidegger, Camus, Sartre, parce qu'ils cherchaient eux aussi à comprendre à tout prix la mort, la profondeur du néant des humains et leur incertitude, et réclamaient leur libération. Ces comparaisons m'ont beaucoup plu, car pour expliquer une vie, quoi de plus pertinent que de la confronter à une autre ? Par exemple, à quoi peut-on associer une rivière sinon à tout ce qui coule et change, comme le temps, la vie, le vent ou les nuages ?

4

Pour expliquer la vie au monastère, il faut avant tout mentionner le silence. Pendant mes années passées ici, j'ai appris que le silence n'était pas seulement le calme ou l'absence de bruit. Au contraire, il s'agit plutôt d'une écoute très attentive. Le silence est nécessaire pour percevoir le bruit au-delà du bruit, la sensation au-delà de la sensation.

7

Au début, lorsque je m'arrêtais de marcher au cours d'une promenade, j'entendais les bruits auparavant noyés dans celui de mes pas. Les semelles de mes sandales en caoutchouc étaient pourtant presque silencieuses, mais quand leur léger couinement cessait, je pouvais alors distinguer le son de la neige entassée sur les aiguilles de pin qui se dispersait dans l'air, des branches d'arbres nues secouées par le vent, des vers de terre qui tournaient et viraient dans les profondeurs de la terre, des racines qui s'enfonçaient progressivement dans le sol. Le chuchotement de la brise qui me caressait les oreilles était-il dû à la rotation de la Terre ? Dans ces moments-là, j'avais l'impression que l'univers, Dieu ou encore la vie dévoilaient en partie leurs secrets. Chaque fois, le ciel s'ouvrait à moi et une paix indescriptible envahissait mon cœur.

5

Avant cette tragique année, je m'étais relativement bien adapté à la vie du monastère. J'avais pris goût aux cinq tâches de la journée et aux cinq prières. J'étais inscrit au séminaire pour continuer mes études de théologie. C'était difficile mais cela apportait un peu de renouveau à mon existence. J'avais gagné la confiance de mes aînés moines et de mes supérieurs du monastère. Je voulais, grâce

à cet enseignement, acquérir suffisamment de clairvoyance pour comprendre le monde et l'univers. J'aimais beaucoup la bibliothèque du monastère, dont les étagères allaient jusqu'au plafond et sur lesquelles des livres contenant la sagesse des chrétiens consignée depuis plus de deux mille ans attendaient mes mains et mes yeux. Bien décidé à les lire tous, j'allais tous les jours m'asseoir dans cette pièce. Et l'après-midi, épuisé par la lecture, je me promenais dans le jardin. Là, de grands arbres cinquantenaires, silencieusement alignés, semblaient m'encourager.

Je recevais de temps en temps des lettres de mes amis d'université encore étudiants, ils préparaient le concours de la magistrature ou d'autres examens et occupaient le reste de leur temps entre institutions privées et bars où ils buvaient tous ensemble. J'avais le sentiment d'être un alpiniste parti en solitaire à l'assaut d'un sommet en les laissant à leurs jeux dans un parc d'attractions. Ça ressemblait à un luxe dont seul un privilégié peut jouir, et j'avais bien évidemment l'orgueil de me considérer comme l'élite. Chaque saison, la nature offrait des cadeaux splendides à ce garçon qui, à seulement vingt ans et des poussières, avait déjà pris goût au silence. Au moins jusqu'à cette fameuse année.

Il va de soi que je n'ai pas su apprécier le silence du monastère dès le début, d'autant plus que j'avais grandi dans un monde très bruyant. Si je me souviens parfaitement, encore aujourd'hui, du jour de mon arrivée, c'est sans doute en raison de ce silence. L'institution se trouve juste derrière la gare de la ville de W., à cinq minutes à pied seulement. Lorsque je me présentai à l'entrée, le moine hôtelier me dit que l'abbé m'attendait et se leva pour me conduire auprès de lui. Ma grand-mère avait dû lui téléphoner pour le prévenir. Depuis mon enfance, je venais souvent dans ce lieu avec elle, mais alors que je m'apprêtais à y emménager définitivement, je n'éprouvais plus du tout les mêmes sentiments. Celui qui vient s'installer dans un nouveau village perçoit toujours ce que le simple voyageur ne voit pas.

L'intérieur du monastère était plus sobre que l'extérieur ne le laissait penser. Il était desservi par un long couloir sombre et calme. Sur la porte d'entrée de l'établissement étaient affichées les célèbres devises des bénédictins : *Priez et travaillez. Si vous aimez la vérité, aimez le silence plus que tout.* Le moine hôtelier me dit d'une voix monocorde : « Eteignez votre téléphone portable, s'il vous plaît. » Je sortis l'appareil de la poche de mon manteau et, au moment de le couper, j'eus l'impression que quelqu'un venait d'appuyer sur

l'interrupteur de mon conduit auditif alors que je me trouvais debout en plein milieu de la cacophonie d'un marché ; par un brusque changement d'humeur, des pleurs dont j'ignorais la raison remontèrent dans ma gorge. C'est ainsi que le rideau du vacarme s'ouvrit, pour laisser le silence m'approcher.

7

Le silence ressemble à un miroir sombre qui parvient à révéler les os et la chair même à travers plusieurs couches de vêtements. D'une certaine manière, c'est quelque chose de redoutable. Lorsque je décidai de prendre l'habit de moine, j'étais plein d'admiration pour ce calme, mais je n'avais pas imaginé qu'il possède un tel pouvoir. Je ne me souviens pas précisément, mais il me semble que je me retournai alors timidement vers la gare. Le sifflet de mon train qui repartait me parut irréel. J'eus le sentiment d'avoir laissé ma courte jeunesse dans ce train, avec le bruit, mes peurs, joies, dégoûts, angoisses, pleurs, envies, jalousies... Comme je posais un pied dans le long couloir plongé dans la pénombre, j'aperçus furtivement mon âme toute nue par l'entrebâillement des rideaux du vacarme.

« Pourquoi êtes-vous devenu moine ? Pourquoi avez-vous décidé de vivre dans ce monastère ? » Il est encore plus difficile de répondre à ces questions qu'à celles-ci : « Comment avez-vous vécu jusqu'à maintenant et comment allez-vous vivre ? » J'ai du mal à expliquer la raison précise pour laquelle j'ai choisi ce monastère, même si ce n'est pas sans rapport avec ma grand-mère. C'est peut-être pour ça que les gens ont inventé le mot vocation, du latin *vocare*, « appeler ». Quand on me demande : « Pourquoi êtes-vous là ? », je dis : « Parce qu'on m'a appelé, je n'ai fait qu'obéir. Oui, Seigneur, je suis là. »

Nous nous engageâmes dans le long couloir pour nous rendre au bureau de l'abbé. Je vis alors une personne avancer dans notre direction depuis l'autre extrémité du corridor. (J'appris plus tard qu'il s'appelait frère Thomas et était à l'époque déjà âgé de plus de soixante-dix ans. Il avait quitté son pays, l'Allemagne, et vivait en Corée depuis le temps où notre monastère se trouvait encore à Deokwon, dans la province de Hamkyeong du Sud, aujourd'hui en Corée du Nord. Vieillissant, il avait pris sa retraite et aurait donc pu se contenter

de se reposer, personne ne lui aurait fait de reproches, mais il ne s'éloignait jamais des livres et nettoyait toujours le sol de ce long couloir avec une serpillière. *Priez et travaillez*, telle était la principale devise des bénédictins, et il fut fidèle à cet ordre de tout son être, jusqu'à sa mort.) Le voir à ce moment-là, en train de passer la serpillière, me laissa une forte impression. Les rayons du soleil couchant qui s'infiltraient par la fenêtre à l'ouest adoucissaient l'obscurité grandissante, et frère Thomas me fit l'effet d'un poisson sacré qui avançait en nageant lentement. Au moment de le croiser, alors que je marchais d'un pas vif, il leva son visage ridé posé sur son corps voûté – plutôt petit pour un Allemand – et m'adressa un léger sourire. A cet instant précis, un frisson me parcourut de la tête aux pieds, et aujourd'hui encore je ne sais pas pourquoi. J'ai souvent pensé que c'était peut-être la limpidité, la clarté ou le détachement dans son regard, ou encore son sourire trahissant une simple bénédiction ou de la grâce à mon égard, que c'était sans doute un peu tout ça qui m'avait attiré et guidé pendant longtemps. Lors de l'entretien avec l'abbé, celui-ci me demanda pourquoi je souhaitais devenir moine.

— J'ai seulement envie de vivre et mourir comme ce vieux moine qui passe la serpillière dans le couloir, répondis-je.

A ces mots, l'abbé, qui buvait une gorgée de thé, suspendit son geste et me fixa. La croix posée

sur son ventre rebondi tressauta subrepticement. Il sembla réfléchir pour tenter de saisir le sens de ma phrase, puis me déclara, dans un sourire :

— Je vois. C'est bien. Mais ne deviens pas comme lui trop tôt.

10

J'écris ce texte, installé dans mon bureau au sein du monastère. La vie est tellement imprévisible qu'on ne peut pas imaginer ce qui va se produire d'un instant à l'autre. Par exemple, jusqu'à hier encore, je n'aurais jamais cru, pas même une seconde, revivre un jour tous ces moments d'il y a dix ans.

La nuit dernière, après la prière du soir, l'abbé Samuel m'a convoqué dans son bureau. L'abbé qui m'a fait entrer au monastère a pris sa retraite et officie aujourd'hui en tant que chapelain dans un couvent du bord de mer, à Masan. Suite à son départ, notre monastère a élu Samuel qui est désormais notre abbé.

Le système d'élection de l'abbé est très particulier chez les bénédictins. Sans qu'aucun candidat ne soit sélectionné, tous les membres de l'abbaye votent pour la personne de leur choix, et celle qui obtient deux tiers des voix se voit confier la charge d'abbé et donc la responsabilité de l'ensemble du monastère. Certains prétendent que le célèbre

conclave pour l'élection du pape découle de cette tradition bénédictine. *Conclave* est un mot latin médiéval qui signifie « avec clé », il désigne le lieu où les cardinaux sont enfermés à clé, de l'extérieur, pour procéder à l'élection du pape. Il n'y a alors ni candidat ni campagne électorale, et aucune discussion n'est permise pendant l'élection. Il en va de même pour les bénédictins. Si personne n'obtient deux tiers des voix à l'issue du quatrième vote, on revote alors jusqu'à cinq, six fois ou plus, et dans ces cas-là il faut la majorité des voix pour être élu. Sauf que celui qui n'est élu qu'au bout du septième vote ne recevra pas l'appellation d'abbé, il deviendra seulement prieur-administrateur, et un nouveau vote sera organisé trois ans plus tard. Cette manière de faire pour élire le guide spirituel chargé de les accompagner pendant de longues années est singulière, mais aussi plutôt rationnelle.

En tout cas, c'est ainsi que l'abbé Samuel a obtenu son poste actuel. Lui et moi nous connaissions déjà bien lorsqu'il n'était encore qu'un jeune prêtre, et il avait confiance en moi. Sa convocation de la veille au soir n'avait donc rien de surprenant.

Lorsque j'ai ouvert la porte du bureau de l'abbé, j'ai tout de suite saisi qu'il m'avait fait venir pour quelque chose de peu banal. Il savait que j'étais entré, mais il a gardé le dos tourné, il regardait dehors. Derrière la fenêtre, le brouillard nocturne était en train de tomber.

Rien qu'à la vue de son dos, j'ai compris qu'il avait pris une grave décision. Son attitude était propre à celui qui s'interroge sur le bienfait de ce qu'il va faire et manque de conviction. De nature prudente, l'abbé Samuel traite toujours les choses avec calme, ce qui le fait paraître parfois un peu lent ou indécis. Aussi met-il involontairement à l'épreuve les moines au caractère impétueux ; c'est en quelque sorte une manière de tester leur patience. Néanmoins, ce soir-là, la courbe de son dos exprimait quelque chose de tout à fait différent.

— C'est père Jean. Vous vouliez me voir ? ai-je dit.

Ce n'est qu'alors qu'il s'est tourné vers moi et que j'ai pu remarquer son regard étrange. Comment le décrire ? Il s'agissait du regard d'un homme qui rentre chez lui après avoir erré longtemps dans un pays lointain.

— Bonsoir, père Jean, m'a-t-il répondu, un peu surpris et perplexe, comme s'il venait tout juste de se souvenir qu'il m'avait convoqué. Asseyez-vous, je vous en prie.

Puis il est venu s'installer en face de moi. Il a joint les deux mains, comme pour prier, et a baissé les yeux. Je n'avais aucune idée de ce dont il voulait me parler. Depuis près de vingt ans, lui et moi étions comme père et fils. C'est un homme à la fois tendre, doux et très sec. Il ne s'était jamais montré aussi ému. Je le connais suffisamment pour le dire.

— Je voudrais d'abord vous demander un service assez simple, enfin, je ne sais pas si ça l'est vraiment. En tout cas, un service officiel et un autre plus personnel. C'est pour ça que je vous ai fait venir. Le premier, c'est...

L'abbé s'est interrompu un moment. Il était sans doute préoccupé par la deuxième tâche qu'il voulait me confier.

— Le monastère de Newton, dans le New Jersey, aux Etats-Unis, m'a contacté, a-t-il repris. Le gouvernement américain a décidé d'intégrer l'opération d'évacuation de Hungnam à l'histoire de la guerre de Corée qu'il entreprend de rédiger. L'histoire du moine Marinus y figurera. On nous demande donc de fournir les textes relatant la reprise de l'abbaye de Newton par notre monastère, il y a dix ans. Vous étiez mon assistant à l'époque, vous avez donc sans doute plus de souvenirs et de documents sur le sujet que qui que ce soit. C'est pourquoi je souhaite que vous vous en chargiez.

— Entendu. Ça n'a rien de compliqué, ai-je répondu d'un ton gai pour tenter d'alléger un peu

l'atmosphère. Tout doit être enregistré dans mon ordinateur, et dans ma tête aussi, évidemment.

Aussitôt, ont défilé dans mon esprit les images de Newton et d'un jour d'automne là-bas, comme un décor des moments vécus alors.

— Bon, très bien.

L'abbé a à peine esquissé un sourire et a de nouveau baissé les yeux, puis il a lentement ouvert la bouche. Il lui restait maintenant à aborder sa deuxième requête. Le voyant tendu, mes épaules se sont crispées d'elles-mêmes. Il a enchaîné :

— J'ai beaucoup réfléchi et beaucoup prié. Et j'ai décidé qu'il valait mieux vous informer. So-hui... So-hui...

12

Comment décrire ce que j'ai ressenti à ce moment précis ? C'était comme si une massue en métal avait surgi de son visage paisible pour me frapper les joues, ou comme si la terre s'était brutalement effondrée en engloutissant tout... Je savais que l'abbé observait ma réaction, mais je n'avais déjà plus de forces et me sentais incapable d'afficher un semblant d'air serein. C'était carrément une attaque surprise. J'ai eu l'impression de fondre sur place comme une bougie. Tout ça s'était déclenché rien qu'en entendant son nom, dix ans après, et cela m'a surpris encore plus que lui.

— So-hui m'a annoncé qu'elle venait ici la semaine prochaine... et m'a demandé l'autorisation de vous voir. Comme vous le savez, toute sa famille a émigré aux Etats-Unis il y a une vingtaine d'années, je suis la seule famille qu'il lui reste en Corée. Mais elle m'a bien dit qu'elle venait vous voir vous, pas moi.

L'abbé a saisi sa tasse de thé refroidi, posée devant lui, sans doute sans réelle envie de boire.

— Elle a dû beaucoup prendre sur elle pour m'adresser une telle requête alors qu'elle est désormais mariée et mère de famille, a repris l'abbé. Je l'ai bien senti... Vous êtes tous les deux des adultes, je vous laisse agir comme bon vous semble. Si vous ne voulez pas la voir, je peux vous envoyer en déplacement la semaine prochaine, pour que vous en profitiez pour vous reposer.

— Entendu, ai-je répondu en me levant.

Je ne sais pas si j'ai réellement prononcé ce mot, « entendu », ni ce que j'ai voulu dire par là, mais je me souviens que j'ai tout de suite tourné les talons.

Un sentiment de honte m'a alors envahi, me faisant rougir jusqu'aux oreilles. Depuis quand l'abbé savait-il pour So-hui et moi ? En dix ans, je n'en ai parlé à personne. Je crois d'ailleurs que c'est grâce à ça que j'ai pu réprimer je ne sais combien de fois mon âme impatiente et ardente, emprisonner mon jeune corps au sang bouillonnant sous mon habit noir de religieux et faire

comme si de rien n'était. Or, à la pensée que l'abbé, qui est à la fois mon supérieur et l'oncle de So-hui, était au courant de notre histoire depuis le début, alors que moi-même m'en souvenais à peine aujourd'hui et n'en éprouvais plus aucune émotion, j'ai soudain eu l'impression de remonter le temps jusqu'à mes vingt-neuf ans, dix ans auparavant, à cette époque où j'étais si tourmenté, persuadé que les humains et Dieu lui-même se moquaient de moi.

La rencontrer ou pas n'est rien à côté de ça. Elle est peut-être condamnée par un cancer, me suis-je efforcé de raisonner. Je n'ai même pas pu émettre un simple rire nerveux. Quelqu'un a dit : « Pour trouver votre point faible, vous n'avez qu'à chercher un problème qui vous empêche même de sourire. » Alors que je m'apprêtais à ouvrir la porte, l'abbé m'a apostrophé de nouveau :

— Père Jean, il me semble qu'elle attend la mort.

Cette phrase m'a brutalement plongé dans le choc, la culpabilité et le dégoût de moi-même, d'autant plus que je venais de supposer qu'elle était peut-être condamnée par un cancer. Ce n'était pas ce que j'avais souhaité pour elle, j'aurais aimé dire quelque chose mais j'avais déjà perdu toute capacité à répondre quoi que ce soit.

— J'ai énormément hésité à vous le dire, mais voilà, c'est fait... a lâché l'abbé. Je voudrais simplement que vous, mon père, vous sentiez libre.

Je n'ai pas pu m'empêcher de me retourner. Sa gorge s'était nouée lorsqu'il avait prononcé cette dernière phrase. Voulait-il dire par là : « Vous n'êtes pas le seul que cette histoire rend triste » ? J'ai voulu répliquer : « Et alors ? S'occuper des dossiers de l'abbaye de Newton et revoir So-hui, cela ne revient-il pas au même, au final ? », mais j'ai ravalé mes paroles.

13

Je n'avais aucune envie de regagner ma cellule monastique. Je me suis éloigné de l'aile d'habitation et j'ai marché lentement dans le jardin. Le brouillard adoucissait les contours des bâtiments et conférait à l'ensemble du monastère une atmosphère presque sacrée. Je suis passé devant les constructions en brique rouge abritant le dortoir des jeunes novices et me suis dirigé vers le terrain vague isolé et quasiment désert. Là-bas pousse un ginkgo de plus de soixante ans. A l'époque de mon noviciat, quand ma famille me manquait ou que j'étais triste sans raison particulière, je venais appuyer mon dos contre le tronc de cet arbre, le serrais dans mes bras ou m'endormais à son pied. J'y grimpais parfois pour m'asseoir sur une de ses branches. Au loin, la rivière Nakdong coulait paisiblement et, de temps en temps, le train passait le long de sa rive. Dans ces moments-là, je

repensais à des ouvrages comme *L'arbre généreux*, ou *Hope for the Flowers* que j'avais lus enfant, quand je dévorais tous les textes qui me tombaient sous la main. Au dos des livres était écrit le numéro 369, de la ville de W., dans la province de Kyeongbuk, un lieu qui m'était totalement inconnu puisque j'étais né et avais grandi à Séoul. Le petit garçon que j'étais avait-il déjà pressenti qu'il s'agissait là de l'adresse de sa future demeure ?

Pendant mon noviciat, le sifflement du train entrant en gare de W. à quatre heures quarante du matin me secouait dans mon sommeil, avant la cloche du monastère, qui tintait à cinq heures pile. Ces vingt minutes n'étaient suffisantes ni pour se rendormir ni pour faire quelque chose, et étaient tout aussi pénibles pour mon corps que pour mon esprit de jeune homme. Ce devait être durant ce laps de temps que je me demandais sérieusement si j'étais prêt à passer le restant de ma vie dans ce lieu. Je me tournais et retournais dans mon lit jusqu'à ce que j'entende clairement la cloche de cinq heures.

Au sein du monastère, le jour commence et se termine au son de la cloche. A moins d'une autorisation exceptionnelle, tous les religieux de l'abbaye se rassemblent cinq fois dans la journée pour prier. Certains novices quittent le monastère parce qu'il leur est trop difficile de se lever si tôt et de prier aussi souvent. En ce qui me concerne, certes je trouvais la cloche dérangement mais ne la

détestais pas pour autant. Au contraire, j'éprouvais même une certaine affection pour elle. Le clocher se dressait fièrement dans la lumière bleuâtre de l'aube, et le son se répandait dans l'air. Lorsque je levais les yeux vers lui, ma capuche sur la tête pour me protéger du froid matinal, j'avais l'impression que l'échelle de Jacob, seul et unique pont conduisant à l'éternité, allait descendre à travers ces tintements. Quelque chose d'invisible qu'on ne peut ni toucher ni retenir, mais qui est bel et bien là.

14

Il fut un temps où il m'arrivait parfois d'abandonner ce lieu, lassé du carillon. Je courais alors prendre le train, mais il était toujours trop tard et il ne me restait plus qu'à tourner les talons et quitter la gare vide. Le trajet de cinq minutes jusqu'au monastère me paraissait durer une éternité, avec le son de la cloche qui résonnait alors tel un lourd morceau de métal raclant douloureusement le fond de mon cœur pareil à un puits sec. Je ne pleurais pas, mais des gémissements filtraient entre mes dents. Le jour de ma première tentation, j'ai maudit ce tintement de cloche et pendant longtemps ensuite... j'ai continué à le haïr.

Je dois avouer que la pensée de la revoir ne serait-ce qu'une fois m'avait déjà traversé l'esprit.

J'aurais aimé lui poser une question qui me tenait très à cœur et j'avais prié pour que ce soit possible. Mais à présent, cette question n'est plus. Depuis longtemps déjà. Le jeune novice qui s'était épris des pans de sa jupe flottant légèrement dans la brise, au-dessus de ses petits souliers fins aperçus à l'ouverture de la porte du train, est aujourd'hui un prêtre d'âge moyen aux cheveux grisonnants. Je l'avais laissée partir, j'avais été ordonné prêtre comme prévu, j'avais fait ma valise, puis j'avais pris le train dans cette même gare avant de monter dans l'avion pour aller étudier à Rome. Une fois mon diplôme en poche, toujours par ce train, j'avais regagné le monastère. A ce moment-là aussi, la cloche avait sonné.

15

Tout m'a semblé irréel. Le retour de So-hui, la mort, les retrouvailles. En sentant l'air humide aggraver ma bronchite attrapée alors que j'étais déjà affaibli par un rhume, j'ai finalement mis ma capuche et tourné les talons vers ma cellule monastique. Plusieurs novices passant par là, les bras chargés de saucisses et de bouteilles de vin, m'ont reconnu et salué d'un signe de tête.

— Mon père, le maître souhaite faire un pot amical, m'a lancé l'un d'eux alors que je ne lui avais rien demandé.

Leur vie est comparable à celle des postulants bouddhistes. Ils doivent suivre trois années de labeur épuisant et de formation difficile, en passant par les statuts d'aspirant, de postulant et de novice, afin de pouvoir enfin prononcer leurs vœux monastiques pour une durée de quatre ans. Pendant cette période, chaque novice doit réfléchir de nouveau à son aptitude à s'engager dans cette voie. De leur côté, les dirigeants du monastère les observent pour juger de leur stabilité. Après tout, ils doivent choisir ceux qui vivront pour toujours au sein de la communauté, il est donc normal de se montrer exigeants.

— Ne buvez pas jusque tard dans la nuit, vous auriez du mal à vous lever tôt demain matin.

Les jeunes novices ont tous esquissé un sourire et m'ont répondu en chœur : « D'accord. » Peut-être grâce à la fraîcheur qui émanait d'eux, mon humeur sombre s'est un peu éclaircie. Est-ce donc ça la force de la jeunesse ? Un train entrain en gare de W.

16

Les étudiants de la même promotion au sein d'un monastère tissent souvent des liens étroits et incomparables. L'année où je me suis inscrit chez les bénédictins, nous étions huit candidats en tout. Le maître chargé de nous diriger – un peu comme

un professeur principal – était un prêtre allemand assez âgé. Il nous réprimandait en faisant claquer sa langue et en criant, dans un coréen encore très marqué par son accent : « Je n’ai jamais vu une classe aussi difficile et désobéissante ! Vous êtes vraiment très particuliers, vous, les étudiants de cette année ! Les novices se doivent d’obéir, et de rester modestes. N’oubliez jamais que les mots “humain” (*humanitas*), “terre” (*humus*) et “humilité” viennent tous de la même racine latine. » Conscients qu’il avait tout à fait raison en ce qui nous concernait, nous nous contentions de baisser la tête sans broncher.

Nous apprîmes plus tard que ce maître de postulat tenait le même discours chaque année et qu’à chaque fois les étudiants baissaient la tête et faisaient preuve de repentir, l’air de se dire : « Honnêtement, il a raison, nous nous sommes un peu laissés aller. » On avait même plaisanté en disant que c’était devenu la tradition des bénédictins.

Les trois années précédant le premier vœu sont un temps de dur labeur. Nous n’avions presque aucune liberté ni aucun temps ou espace personnel, et il n’était évidemment pas aisé de travailler avec des gens que nous ne connaissions pas auparavant. Heureusement, il y avait cinq prières par jour, puis des méditations et des messes, sans quoi cela aurait été insupportable. Le silence pendant les prières, qui avaient lieu de manière intermittente

entre les heures de travail, apaisait en partie l'énorme fatigue causée par le programme très intense, mais aussi la colère et l'irritation naissantes entre les individus. Que nous lavions le linge, préparions les messes ou fassions le nettoyage, nous étions toujours en désaccord, tous les huit, ce qui ne nous rendait pas la tâche facile. Il n'y avait qu'une chose sur laquelle nous tombions toujours d'accord : boire et manger.

L'année de notre entrée au monastère, l'ordre des bénédictins fonda une abbaye en Chine. Tous les monastères se devaient d'être autonomes économiquement, cette abbaye développa une entreprise vinicole. Les Chinois ne consommaient pas encore beaucoup de vin à l'époque, alors notre congrégation importa deux conteneurs de sa production pour l'aider à démarrer son activité. Nous nous en servions pour la messe ou en offrions aux donateurs. Deux conteneurs de bouteilles de vin représentent une quantité énorme. La cave de notre monastère en était pleine, jusqu'au plafond. Mes sept camarades et moi nous y rendions souvent, inventant toutes sortes de prétextes pour obtenir des bouteilles et les stocker dans notre dortoir. Nous prétendions en avoir besoin pour la messe ou venir en chercher à la demande de notre maître. Toutes les excuses étaient bonnes, et nous n'en manquions pas. Le vieux moine allemand en charge de la cave à vin nous donnait tout ce que nous demandions sans émettre le moindre

commentaire. Croyait-il vraiment à tous nos mensonges ou craignait-il de ne jamais parvenir à épuiser ce stock entassé comme une immense montagne, même d'ici la fin du monde ?

Dans le monastère, après la dernière prière du soir à vingt heures, venait le temps du grand silence jusqu'à la prière du lendemain matin. Nous devions éteindre la lumière dans le dortoir des novices au plus tard à vingt et une heures trente. Notre maître venait d'ailleurs le vérifier à l'heure pile avant de regagner sa cellule. Juste après son passage, nous nous levions tous les huit, obturions la fenêtre avec une couverture pour éviter que la lumière ne filtre et remplissions de vin une grande assiette creuse subtilisée dans la cuisine et qu'on utilisait habituellement pour servir les nouilles froides. On pouvait verser le contenu d'une bouteille entière dans ce récipient en inox. Nous buvions à même le plat, tour à tour, dans la pénombre. Il se vidait en un seul passage parmi ces huit jeunes hommes en pleine santé. Nous mangions aussi parfois des morceaux de saucisses récupérées dans les ateliers de fabrication, mais la plupart du temps nous nous contentions de boire.

Maintenant que j'y réfléchis, ce vin non béni nous a sans doute donné plus de réconfort que celui bu pendant la messe. Certains soirs, nous nous moquions des vieux moines, et d'autres, nous débattions passionnément sur la foi. Il nous arrivait aussi de pleurer ensemble en écoutant

l'histoire de l'un ou l'autre, tourmenté à cause de sa famille, ou de nous tourner et nous retourner dans nos lits sans trouver le sommeil après avoir par hasard abordé le sujet de nos relations avec nos mères. Nous nous sommes ainsi débarrassés peu à peu des traces qu'avait laissées sur nous le monde que nous avions quitté. Nous étions tous conscients de la difficulté du travail à accomplir et du très haut niveau auquel nous pourrions nous élever à la seule condition d'accepter de nous baisser sans fin. Tous les jours, à quatre heures quarante du matin, le train passait en secouant la terre, et à cinq heures pile, la cloche répandait dans le ciel son tintement.

Le dimanche, après la messe, on nous accordait un temps de repos. C'est sans doute pour ça qu'on nous octroyait une bouteille de vin à chaque table de quatre à l'heure du déjeuner. Comme nous étions huit, nous recevions deux bouteilles. Mais, étant donné notre consommation habituelle, c'était loin d'être suffisant. Nous buvions le vin comme si c'était de l'eau et vidions les deux bouteilles en un éclair, bien avant les autres moines, puis nous léchions les babines. Les moines âgés venaient alors discrètement poser leurs bouteilles sur notre table, sans un mot, nous adressant seulement un clin d'œil avant de sortir du réfectoire. Nous en obtenions en général cinq de cette manière. Puis, comme c'était l'occasion de boire du vin à table dans un vrai verre, de qualité qui plus est, nous

apportions toujours quelques bouteilles tirées de notre stock, que nous cachions sous la table.

Nous avons beau être jeunes et habitués à boire tous les soirs, l'alcool du repas du dimanche midi rendait nos visages vermillon et nous tordait les lèvres. Un jour, lorsque nous levâmes la tête, nous fûmes surpris de découvrir notre maître debout près de notre table.

— Une bouteille par table ! Vous avez compris, une bouteille !

En effet, il y avait déjà cinq bouteilles vides sur nos deux tables. Ce jour-là, notre maître nous convoqua, nous abreuva de tous les mots de reproche qu'il connaissait en coréen et nous infligea une sanction : il nous serait désormais interdit de bavarder dans la salle de repos après la prière du soir, nous devrions aller directement dans la bibliothèque pour y étudier des livres de théologie jusqu'à vingt-deux heures. Comment aurait-il réagi s'il avait vu les réserves cachées à nos pieds ? Nous aurions sans doute été forcés de faire nos valises et de rentrer chez nous. A compter de ce jour, au lieu de boire du vin derrière la fenêtre calfeutrée de notre dortoir, nous fûmes contraints de passer nos soirées à lire dans la bibliothèque bien éclairée. Mais là encore, nous ne pouvions nous empêcher de boire. Nous prenions toutes nos précautions pour dissimuler derrière d'épais ouvrages notre assiette creuse pleine de vin, espérant éviter par là même que les

effluves d'alcool ne se diffusent dans la bibliothèque. Vers la fin de cette année-là, lorsque nous nous rendîmes à la cave à vin, le moine en charge de sa gestion nous dit :

— C'est curieux, cette année nous avons consommé presque un conteneur de vin... et moi qui craignais que nous n'en venions jamais à bout, même d'ici la fin du monde ! Vous vous rendez compte ? Un conteneur ! On n'imagine pas, mais c'est énorme. C'est vraiment extraordinaire, oui, tout à fait extraordinaire !

17

Le temps s'écoulait ainsi et le son de la cloche continuait à résonner dans le ciel bleu. Quand il m'arrivait de lever brusquement la tête tandis que j'étendais le linge, je voyais la rivière couler et le train rouler paisiblement. De temps à autre, alors que je jouais au football avec mes congénères un samedi après-midi ou partais faire des commissions à la demande d'un moine, je me figeais parfois et restais un instant l'esprit perdu dans la vague. C'était toujours au moment où le train passait. Mes camarades me demandaient alors ce que j'avais, et je leur répondais distraitement : « J'étais en train de compter les wagons du train. » Se pouvait-il que la destination finale du convoi – la ville de Séoul où se trouvaient ma maison, ma

petite sœur, mon petit frère, ma grand-mère et mon père – me manque ?

Un jour où j'allais faire une course à Daegu, je croisai par hasard à la gare de Dongdaegu une ancienne camarade de classe de l'université. Celle-ci s'étonna : « Monastère ? », puis esquissa un sourire énigmatique, l'air de penser : « Pourquoi un choix aussi irréaliste ? » Mais aussitôt, elle m'offrit un café et m'expliqua qu'elle se préparait à partir étudier en France. Elle était passée voir ses parents qui habitaient dans cette ville et retournait à Séoul. Elle avait l'intention de ne pas revenir en Corée avant au moins trois ans. Je ne sais pas ce qui me prit à ce moment-là, mais je l'accompagnai jusqu'au quai et, de là, j'agitai longtemps la main dans sa direction, restant seul et immobile au même endroit, bien après la disparition du train. J'avais peut-être envie de rentrer à Séoul avec elle. Pendant plusieurs jours, suite à cette rencontre, je revoyais son visage chaque fois que j'entendais passer le train. Comment définir ce sentiment ? Ce n'était pas une pensée dirigée vers une personne en particulier, il s'agissait plutôt d'une sorte de nostalgie éprouvée pour le monde que j'avais abandonné, que je ne pouvais plus atteindre et dans lequel je ne pouvais plus retourner. Aujourd'hui encore, une partie de mon cœur est restée liée à ce monde, et chaque passage du train la remue comme des fleurs sauvages au bord des rails.